

Aux rythmes de l'enfermement

Pendant près d'un an, la criminologue Alice Jaspert s'est plongée dans le quotidien de trois institutions d'enfermement pour jeunes garçons poursuivis par la Justice en Belgique francophone. Dans une ambiance filmographique, on découvre la vie de ces ados pas comme les autres... PAR PIERRE JASSOGNE

Les jeunes vident leurs poches et leurs sacs, s'ils en ont. Suivant l'institution, ils sont priés de se déshabiller pour que leurs vêtements soient vérifiés. Téléphones portables, briquets, portefeuilles, tout est consigné. De ces premiers pas, le choc ressenti varie sensiblement pour ces jeunes. Tout dépend s'ils sont en régime ouvert ou fermé, en IPPJ ou en centre fermé. « C'est l'avant-goût de la prison », explique Lionel, 17 ans. Pour d'autres, comme Farid, 17 ans également, être en centre fermé, c'est être comme en prison : « La première fois, d'office, t'es choqué. Quand tu vois où tu te retrouves, avec tout ce bleu, là, ce n'est pas comme en IPPJ. C'est carrément une prison et tout le monde s' imagine bien que c'est une prison : barbelés, grillages, barreaux, pas moyen d'ouvrir la fenêtre. C'est comme Lantin, Forest, Saint-Gilles, tout ça... »

Pour ces jeunes, la rupture avec le monde extérieur se marque dès qu'ils passent les murs d'enceinte, les grilles ou les détecteurs de métaux, dès les formalités administratives passées. Quant aux rapports avec leur famille, certains jeunes les attendent vraiment

lors des moments de visite, tandis que d'autres les détestent carrément. Quelques-uns n'ont plus vraiment de proches susceptibles de venir les voir. Certains ont aussi un accord tacite entre eux et leurs parents « parce que moi, je ne veux pas ma mère, elle me voit ici ! ça craint ! », témoigne Farid. « Ça leur fait mal de venir, alors ils ne viennent plus », ajoute Youssef, 15 ans. La distance et l'inaccessibilité en transports en commun des institutions sont également invoquées : « Ma mère, elle n'a pas de voiture. Pour venir avec le train, le bus, tout ça, puis à pied,

c'est la galère », poursuit Ali, 17 ans.

LES PREMIERS PAS

L'adaptation peut être vécue différemment suivant les jeunes. Par exemple, Louis (14 ans) compare l'institution aux trois internats dans lesquels il a déjà été placé. « Je dirais qu'ici, c'est plus strict que l'internat. Les éducateurs sont beaucoup plus stricts, plus sévères, ouais. On ne peut pas faire tout ce qu'on veut. Ils vérifient tout ce qu'on fait. Et puis, on ne peut pas sortir. Enfin, faut attendre longtemps pour sortir. C'est dur quand

même. » Ali (17 ans) prend, lui, comme point de comparaison ses placements antérieurs en IPPJ en régime ouvert : « Les gens, ici, ils sont mieux, ils sont plus disponibles. Et puis, avec le fermé, il n'y a pas de tentation de fuguer. C'est tout de suite une évasion. C'est pas que je n'ai pas eu l'idée, hein... (rires). En ouvert, je n'étais pas comme ici, je foutais la merde, à ma manière, mais je foutais la merde. Ici, c'est du fermé, vous comprenez, c'est plus structuré, on ne peut pas partir. Je vais faire le philosophe : le fermé comme ici, c'est une route, vous voyez comme une autoroute, avec des bandes blanches et des lampes. L'ouvert, c'est juste une route. » Enfin, Denis (16 ans) compare ses deux placements dans une même institution d'enfermement : « Avant, quand j'étais placé pour la première fois ici, et bien, j'étais tout le temps sanctionné, j'ai été beaucoup à l'isolement. Je ne comprenais rien de ce qu'ils me voulaient ici. Je me suis senti enfermé parce que je n'avais jamais été enfermé. Les règles ici, c'est dur dur parce qu'il n'y a pas de règles en rue. Le plus choquant, c'est de rester tout seul dans sa chambre. Ça, c'est très

dur... Bon, là, ça choque plus vraiment. Comme on peut dire, tu sais à quoi t'attendre. Pendant le premier placement, je n'étais pas bien avec les éducateurs et les surveillants tout ça. Là, je suis un peu poli. Je me dis que ça ne sert à rien d'être agressif. On dit qui cherche trouve, c'était peut-être moi qui cherchais un peu aussi. Alors, moi, je me dis que je veux être tranquille. Et puis, ils ne viennent pas ici pour qu'on les insulte ou qu'on les frappe. »

UN PEU D'HYGIÈNE ET UN MINIMUM DE POLITESSE

Dès l'ouverture des portes des chambres, deux éducateurs au minimum veillent au bon déroulement de la journée et au respect de l'horaire. Ils prennent en charge l'ensemble des jeunes, du repas au nettoyage. Les éducateurs écoutent et observent les jeunes, discutent avec eux, les occupent et les sanctionnent. Une bonne part du travail consiste à leur apprendre les règles de l'institution et, avec elles, les règles de vie en société. « Si on arrive à leur redonner un rythme, un peu d'hygiène et un minimum de politesse, c'est déjà pas mal », explique l'un d'eux. Pour d'autres, il y a aussi l'idée que, par l'échange et la discussion, ils peuvent, par exemple, « les faire réfléchir et leur ouvrir un peu l'esprit sur d'autres choses que leur quotidien ; leur faire prendre conscience de leurs faits et de leurs victimes ; leur apprendre à avoir confiance en certains adultes et en eux ; leur permettre de se regarder à nouveau dans le miroir et d'avancer. » La paperasserie est souvent vue comme le côté le plus ennuyeux et rébarbatif du boulot des éducateurs. Mais quand bien même ils essaient d'y échapper, ils n'y coupent pas et cela ne va pas en s'arrangeant, comme

l'évoque André : « Avec tout ce qu'ils inventent maintenant, il faut toute une paperasserie pour faire une sortie avec un jeune. Faut avertir tout le monde, ta hiérarchie, Bruxelles. Faut l'accord du juge pour certaines et pas pour d'autres. Nous, on cafouille et ça prend du temps ! »

A côté de ces éducateurs, il y a les équipes de surveillance. Ils voient tout ou presque, mais ne sont pas censés intervenir auprès des jeunes. Quoi qu'il en soit, certains agents n'hésitent pourtant pas à échanger avec

les jeunes : lorsqu'ils sont exemptés de sport et sont assis à leurs côtés au bord du terrain, lors des déplacements pour les visites ou les « transferts palais », lorsqu'ils les « font fumer » quand ils sont sanctionnés... Des échanges utiles pour la surveillance et le maintien de l'ordre, « et puis, ça passe le temps », comme en témoigne Christophe : « On trouve tous quand même le temps long. On n'a rien à faire la plupart du temps. On reste statique, on observe. Normalement, on ne peut pas s'occuper à autre chose, on ne peut même pas lire le journal. Mais bon, on le fait quand même. On s'occupe avec des mots croisés, on papote, on regarde des films avec les jeunes et même, parfois, on joue aux cartes avec eux. Mais ça, c'est interdit. »

Ces moments volés n'empêchent pourtant pas des « zones de malaise » parmi les éducateurs et les surveillants. Besoin de reconnaissance, usure ressentie, nostalgie d'un autre temps... Au fil de ses quinze années de service, Julien, éducateur, évoque ses changements personnels : « On finit par avoir fait le tour, on se blase. C'est important de voir d'autres choses parce qu'ici, ce n'est pas la vraie vie. Certains profitent du pouvoir qu'ils ont ici et qu'ils n'ont pas à l'extérieur. (...) On a le pouvoir de casser mentalement et physiquement les jeunes, c'est souvent inconscient, (...) ça marque dans la vie de tous les jours, on devient plus carré, plus strict. Chez moi, on mange à 12h30 et quand mon gamin n'est pas là à 12h35, je me surprends à gueuler. Mon ex-femme m'avait fait remarquer que j'avais changé... Il n'y a qu'à regarder ici le nombre qui était marié en commençant, depuis, beaucoup ont divorcé. » Un boulot qui imprègne, c'est aussi un boulot où on risque de faire des liens avec sa famille, ses propres enfants : « Ça

travaille, de bosser avec des jeunes qui ont violé des petites de l'âge de tes gamines. »

LES JEUNES « TOUCHE-PIPI »

En institution, les jeunes placés pour des faits de délinquance sexuelle

représentent désormais près de la moitié de la population. Dans le même temps, une « nostalgie des jeunes d'avant » apparaît très prégnante. Lorsqu'ils m'expliquent leur manière de travailler, plusieurs éducateurs font référence à l'importance du changement et au désarroi qu'a provoqués l'arrivée de ces jeunes en section, comme les paroles de Yan, éducateur, en témoignent : « Il y a quatre, cinq ans, c'était des vrais gros délinquants avec une tout autre carrure, même physiquement. Là, dans la section, ce sont des crevettes ! Il y a beaucoup de délinquants sexuels et ce n'est pas évident de bosser pour eux. »

Dans ces cas, les intervenants essaient généralement de faire comprendre à ces jeunes délinquants sexuels qu'il vaut mieux ne pas dévoiler la nature de leurs faits aux autres jeunes et leur suggèrent d'autres qualifications relativement larges à avancer... Même si les autres jeunes sont rarement dupes. Quand Anthony est arrivé en institution, nombreux sont les jeunes qui se sont dit « choqués » face à son jeune âge, sa petite taille et son allure enfantine. Au point de ne pas hésiter à interpeller les adultes à ce sujet : « M'sieur, ce n'est pas possible, pourquoi ce petit il se retrouve ici ?! Faut le libérer, dites, sa place, ce n'est pas ici... » Aussitôt, les adultes ont suggéré à Anthony de ne pas parler des faits de viol sur sa petite sœur. Alors, le jeune garçon évoque des vols... de bonbon. Peu à peu, des questions sur ses faits refont surface et les insinuations moqueuses fusent, au point qu'Anthony devienne, durant les temps en chambre, « le voleur de sa sœur ».

DEVOILER LES FAITS

« T'es là pourquoi ? » est la question inévitablement posée, mais la réponse donnée peut varier. Certains jeunes n'hésitent

pas à esquiver la question. Les jeunes des grandes villes, souvent d'origine maghrébine ou d'Afrique subsaharienne, aux

personnalités bien trempées – souvent qualifiés de « meneurs » par les intervenants – pourront ne jamais aborder les infractions qui leur sont actuellement reprochées. Le silence est accordé, même si l'« innocence » que le jeune en question avance fait sourire. D'autres jeunes, un peu moins assurés, reprennent, en guise de réponse, les qualifications inscrites sur l'ordonnance de placement – vol, vol avec violence, coups et blessures, trafic de stup – ou se font plus explicites, décrivant l'épisode et les circonstances. Lors de ces descriptions, il importe toutefois de respecter certaines limites et de conserver un certain degré de mystère et d'inconnu, au risque de passer pour un « schmitt qui balance », un « qui se la joue » ou un « ouf ». Ce fut le cas pour Denis. Un jour, au préau, il explique aux autres jeunes qui l'entourent que « c'est facile de poignarder quelqu'un ». Il précise qu'il aime cela. En parlant, et à plusieurs reprises, il mime les gestes. Jean, un éducateur, intervient et lui demande d'arrêter cela. Après cet incident, une fois Denis remonté dans sa chambre, les autres jeunes, qui ne disaient rien pendant l'échange, recommencent à discuter entre eux. Leur avis est unanime : il est vraiment « malade », « ouf », « chtarbé » le Denis.

TROIS MOIS, C'EST LONG

Au cœur des institutions d'enfermement des jeunes délinquants, la discipline semble s'installer à mesure que les croix s'estompent sur les calendriers de fortune des jeunes, à mesure de l'ancrage du rythme quotidien, comme le raconte Ali : « Mais trois mois, c'est long. Au début, c'est long long. Pour faire passer le temps, j'essayais de me perdre dans les jours. J'essayais de ne plus arriver à savoir quelle date on était. Ça marche au début et puis, ça va vite. Au début, on fait tous un calendrier et ça ne passe pas. On le fait tous, ça, mais après le jette. »

TENTATIVE D'ÉVASION

« J'ai eu l'idée..., avoue Ali (17 ans). Un autre, je ne vais pas vous dire son nom, et de toutes façons, il est parti, il m'a proposé. On avait tout, lames de rasoir tout ça pour prendre quelqu'un, le petit, là, en otage et partir comme ça. Il m'a proposé, j'ai réfléchi. J'ai dit à ma mère que j'allais partir mais elle m'a demandé de rester tranquille. J'ai réfléchi, je me suis dit qu'une évasion avec violence, ça n'allait pas arranger mon dossier. Mais, en plus, le surveillant-là, c'est le plus cool de tous. Je ne pouvais vraiment lui faire ça. Il est trop terrible ! »

LE REVE D'UNE VIE NORMALE

Pour aborder leur avenir, la plupart des jeunes parlent d'une vie « normale », d'une vie « tranquille », une vie « comme tout le monde » : « J'aurai deux enfants, une femme, une maison assurée, un boulot, explique Denis, 16 ans. Menuisier ou chauffagiste, pas un métier de bureau, un métier où tu souffres physiquement. Une vie tranquille, quoi ! » Comme pour Denis, les métiers manuels sont souvent à l'honneur : chauffagiste, couvreur, plombier, électricien, plus généralement « dans le bâtiment » ou parfois agriculteur ou restaurateur. Pascal (17 ans) précise : « Surtout pas psy ou assistant social ! » Certains

évoquent l'idée de partir travailler à l'étranger. C'est le cas de Farid (17 ans), par exemple : « Pourquoi on va travailler en Belgique ? La pension, elle est à soixante-cinq ans et là, vous serez à moitié crevé : mal au dos, à la nuque, à la jambe et tout. Je vous jure. Tout votre argent, il ira dans les hôpitaux. Mon père par exemple, il a travaillé trente-cinq ans dans la mine. Ben, là, il a une jambe en moins, super, hein ? ! »

HUMOUR CORROSIF

Les jeunes possèdent tous au moins une histoire cocasse à partager : les jeux de « cache-cache » avec les « cow-boys », nom donné aux policiers, les remontrances du « proc », les « crises » ou le dépit de leur juge. Dans l'emballement que peuvent provoquer certaines de ces conversations, quelques jeunes évoquent aussi, sur un ton qui oscille entre énervement et rire, leurs victimes. Freddy fait rire ses partenaires de vaisselle en racontant « la haine » ressentie lors de la dernière audience où une « nouvelle victime » est venue réclamer des dédommagements : « Je voulais trop lui coller ma main dans sa tête à celui-là avec ses histoires de préjugés ! Parce que je suis noir, c'est moi, mais il ne sait même pas reconnaître son agresseur ! je l'ai dit à

la juge mais voilà, je me tape un recel en plus ! je suis dégoûté, je vais les revoir tous avec leur bête tête de Flamand à la prochaine audience ! »

Autour d'une cigarette, Dilan explique en ricanant aux autres jeunes que c'est de la faute de sa victime si elle est dans le coma. Il raconte : « Elle n'avait qu'à me donner la caisse tout de suite et je n'aurais pas eu à lui donner un coup de crosse sur la tête. Qu'est-ce qu'elle en a à foutre ? Ce n'est pas son argent à elle, c'est celui du magasin. Et puis, de toute façon, elle riait quand je l'ai braquée. » Mais alors qu'il a pu rire de ses faits et de ses victimes avec d'autres jeunes placés, Ali, un jeune de 17 ans placé pour des braquages, se confie : « Moi, une fois, j'ai vraiment chialé. J'ai repensé à une grosse connerie, un de mes derniers faits. Bref, c'était un braquage et ça s'est pas passé comme prévu. La femme, elle ne donnait pas l'argent... alors un de mes potes, il a gueulé vraiment. On a fini par avoir l'argent mais son visage, à cette femme, il y avait tellement la peur dessus, ça me revient tout le temps. Ce jour-là, je suis parti, j'ai donné le fric à mes potes, je n'en voulais même plus. Je suis parti, j'ai tout enlevé, j'ai jeté ma cagoule... Je suis resté des heures sur un banc dans un parc, j'ai chialé comme un gamin, j'ai bu. » ■ PIERRE JASSOGNE

« Les règles ici, c'est dur dur, parce qu'il n'y a pas de règles en rue »

« Il y a beaucoup de délinquants sexuels, ce n'est pas évident de bosser avec eux. »